**AXE 1 : identifier les émotions et les sentiments**

**Activité 1 - Fiche élève 1a : identifier l’émotion d’un personnage**

**Exercice 1**

*Après avoir lu chaque extrait,*

* *entoure les mots ou les expressions qui désignent explicitement l’émotion éprouvée par les personnages,*
* *souligne ensuite les mots, les expressions ou les parties de phrases qui permettent de décrire cette émotion,*
* *enfin, émets une hypothèse quant à la situation qui a amené les personnages à ressentir cette émotion et encadre les parties de phrases qui t’ont amené à cette hypothèse.*

Les voilà donc bien affligés, car plus ils marchaient, plus ils s’égaraient, et s’enfonçaient dans la forêt.

La nuit vint, et s’éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n’entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n’osaient presque se parler ni tourner la tête.

Charles Perrault, *Le Petit Poucet* (1697)

Situation : les personnages sont … … … … … …

J’ai passé la nuit la plus épouvantable de toute ma vie. Il faisait un froid de loup, et j’entendais autour de moi des grattements et des piétinements terrifiants: des rats !

J’ai allumé ma chandelle pour les éloigner, mais elle a vite brûlé et je me suis retrouvé dans l’obscurité.

De temps en temps, je sentais des petites pattes qui me frôlaient et je crois que je me suis mis à pleurer en pensant à maman qui devait être morte d’inquiétude à mon sujet.

« Béatrice Nicodème, *Wiggins et le perroquet muet, collection Souris Noire* Syros, 2012 »

Situation : le personnage est … … … … … … …

J’ai levé les yeux, et là, à ce moment bien précis, j’ai eu la peur de ma vie. Devant moi, au milieu de la route, comme s’il était tombé du ciel, se tenait, droit comme un poteau et grand comme une montagne, M. Marchepied, le père de Julien. Ma bouche s'est ouverte toute seule, comme pour crier et j'ai commandé à mes jambes de faire demi-tour et de partir en courant. Mes jambes ne m'ont pas écouté. Je me suis mis à trembler et j'ai essayé de penser à mon grand-père pendant les bombardements. Je n'avais plus de salive dans la bouche, ni d'air dans les poumons. Les énormes sourcils de M. Marchepied ressemblaient à des chenilles géantes, son cou battait comme celui d'un taureau prêt à charger. Ma dernière heure avait sonné.

Agnès Desarthe, *Poète maudit* (Médium, École des Loisirs, 1995)

Situation : le personnage est confronté à … … … … … … …

Quand j’ai franchi la porte d’entrée, Coco m’a accueillie avec son cri. J’ai refermé la porte aussi silencieusement que possible. Le hall d’entrée était frais comparé à la chaleur de dehors. La peau de mes jambes a frémi. En me faufilant vers l’escalier, j’ai eu la sensation d’être poursuivie par la hyène. Je pouvais presque sentir son haleine chaude dans le bas de mon dos. Une boule d’angoisse incandescente a carbonisé ma poitrine. Je ne parvenais presque plus à respirer. J’allais arriver en haut des escaliers.

« Eh bien ? »

Je me suis liquéfiée. Mon père me scrutait depuis l’embrasure de la porte du salon. Je l’ai regardé. Mon corps s’est transformé en une grande flaque de sang qui s’est déversée en cascade sur les marches. Il ne restait de moi que deux globes oculaires nus sur le parquet, qui regardaient mon père. J’ai compris ce que ma mère devait ressentir quand ses colères montaient. J’ai compris ce que c’était d’être une amibe. J’aurais mille fois préféré être une amibe plutôt que de subir le sort qu’il me réservait. Je n’ai pas pu articuler un son. Une flaque de sang, ça ne parle pas.

Extrait de La vraie vie, Adeline Dieudonné, © éditions de l’Iconoclaste, 2018

Situation : le personnage est confronté à … … … … … … …

⇨ Dans ces quatre extraits, les personnages éprouvent une émotion commune : … … … … … Pour comprendre quelle émotion ou quel sentiment traverse un personnage, tu peux t’appuyer sur 3 types d’indices :

Émotion

|  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- |
|  | |  |  |  |  |
| Sens explicite |  | Sens implicite | | |

**Exercice 2**

Une émotion ou un sentiment peuvent être définis à l’aide d’un synonyme, ou décrits à travers des manifestations ou une situation, comme dans cette définition du *Larousse[[1]](#footnote-1)*:

**PEUR**

⦁ Sentiment d'angoisse éprouvé en présence ou à la pensée d'un danger, réel ou supposé, d'une menace (souvent dans *avoir, faire peur*) ; cette émotion éprouvée dans certaines situations : Trembler de peur.

⦁ Appréhension, crainte devant un danger, qui pousse à fuir ou à éviter cette situation : La peur du ridicule.

⦁ Crainte que quelque chose, considéré comme dangereux, pénible ou regrettable, se produise (surtout dans *avoir peur*) : Les médecins ont peur qu'il s'agisse d'une pneumonie.

⦁ Crainte du jugement, des réactions de quelqu'un, qui fait qu'on adapte son comportement, qu'on obéit à certaines consignes : Elle a plus peur de son grand frère que de son père.

*Dans cette définition,*

* *entoure les synonymes du mot « peur »,*
* *souligne ensuite les mots ou les expressions qui traduisent les manifestations de la peur,*
* *enfin, encadre les parties de phrases qui concernent les situations dans lesquelles la peur survient habituellement.*

*Observe à présent la façon dont Guy de Maupassant, un auteur français du XIXe siècle, décrit la peur :*

La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c’est quelque chose d’effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l’âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d’angoisse.

G. de Maupassant*, La Peur*

*Entre ces deux définitions, laquelle préfères-tu et pourquoi ?*

**Exercice 3**

*Après avoir lu l’extrait suivant tiré de « La Peur » de Maupassant :*

* *entoure les mots ou les expressions qui désignent explicitement l’émotion éprouvée par les personnages,*
* *souligne ensuite les mots, les expressions ou les parties de phrases qui permettent de décrire cette émotion,*
* *enfin, émets une hypothèse quant à la situation qui a amené les personnages à ressentir cette émotion et encadre les parties de phrases qui t’ont amené à cette hypothèse.*

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance ; et le froid m'envahissait, malgré mon pas rapide et mon lourd vêtement.

Nous devions souper et coucher chez un garde forestier dont la maison n'était plus éloignée de nous.

J'allais là pour chasser.

Mon guide, parfois, levait les yeux et murmurait : "Triste temps !". Puis il me parla des gens chez qui nous arrivions. Le père avait tué un braconnier deux ans auparavant, et, depuis ce temps, il semblait sombre, comme hanté d'un souvenir. Ses deux fils, mariés, vivaient avec lui.

Les ténèbres étaient profondes. Je ne voyais rien devant moi, ni autour de moi, et toute la branchure des arbres entre-choqués emplissait la nuit d'une rumeur incessante. Enfin, j'aperçus une lumière, et bientôt mon compagnon heurtait une porte. Des cris aigus de femmes nous répondirent. Puis, une voix d'homme, une voix étranglée, demanda : "Qui va là ?". Mon guide se nomma. Nous entrâmes. Ce fut un inoubliable tableau.

Un vieil homme à cheveux blancs, à l'œil fou, le fusil chargé dans la main, nous attendait debout au milieu de la cuisine, tandis que deux grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le mur.

On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de préparer ma chambre ; puis, comme les femmes ne bougeaient point, il me dit brusquement :

- Voyez-vous, Monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans, cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir.

Puis il ajouta d'un ton qui me fit sourire :

- Aussi, nous ne sommes pas tranquilles.

Je le rassurai comme je pus, heureux d'être venu justement ce soir-là, et d'assister au spectacle de cette terreur superstitieuse.

Je racontai des histoires, et je parvins à calmer à peu près tout le monde.

Près du foyer, un vieux chien, presque aveugle et moustachu, un de ces chiens qui ressemblent à des gens qu'on connaît, dormait le nez dans ses pattes.

Au-dehors, la tempête acharnée battait la petite maison, et, par un étroit carreau, une sorte de judas placé près de la porte, je voyais soudain tout un fouillis d'arbres bousculés par le vent à la lueur de grands éclairs.

Malgré mes efforts, je sentais bien qu'une terreur profonde tenait ces gens, et chaque fois que je cessais de parler, toutes les oreilles écoutaient au loin. Las d'assister à ces craintes imbéciles, j'allais demander à me coucher, quand le vieux garde tout à coup fit un bond de sa chaise, saisit de nouveau son fusil, en bégayant d'une voix égarée : "Le voilà ! le voilà ! Je l'entends !". Les deux femmes retombèrent à genoux dans leurs coins en se cachant le visage ; et les fils reprirent leurs haches.

J'allais tenter encore de les apaiser, quand le chien endormi s'éveilla brusquement et, levant sa tête, tendant le cou, regardant vers le feu de son œil presque éteint, il poussa un de ces lugubres hurlements qui font tressaillir les voyageurs, le soir, dans la campagne. Tous les yeux se portèrent sur lui, il restait maintenant immobile, dressé sur ses pattes comme hanté d'une vision, et il se remit à hurler vers quelque chose d'invisible, d'inconnu, d'affreux sans doute, car tout son poil se hérissait. Le garde, livide cria : "Il le sent ! il le sent ! il était là quand je l'ai tué". Et les deux femmes égarées se mirent, toutes les deux, à hurler avec le chien.

Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens éperdus, était effrayant à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger ; il hurla comme dans l'angoisse d'un rêve ; et la peur, l'épouvantable peur entrait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je ? C'était la peur, voilà tout.

Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené, se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tête blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.

Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur.

Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.

Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.

Il était sorti de la cour en creusant un trou sous une palissade.

L'homme au visage brun se tut ; puis il ajouta :

- Cette nuit-là pourtant, je ne courus aucun danger ; mais j'aimerais mieux recommencer toutes les heures où j'ai affronté les plus terribles périls, que la seule minute du coup de fusil sur la tête barbue du judas.

1. https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/peur/60046 [↑](#footnote-ref-1)